Quoi de neuf ? Docs !

Poindimié et l'association Anôû-rû âbero « L'ombre de l'homme » affichent un air de fête avec le premier festival du cinéma documentaire. Un événement marquant pour la Nouvelle-Calédonie et la Province nord. Avec seize réalisateurs invités, ce festival s'installe comme une manifestation artistique majeure du Pays. Cinéma des peuples...

L'avant-première s'est déroulée dans la salle Sisia du Centre Tjibaou avec la projection de « Bamako » de Abderrahmane Sissako, sous la houlette du président d'honneur de ce premier festival, Jean-Louis Comolli. Critique aux Cahiers du cinéma, puis rédacteur en chef de la revue entre 1962 et 1971, ce dernier vient à la réalisation en 1968 et a tourné près de 35 documentaires, ainsi que 6 films de fiction. Il écrit, également, pour des revues et enseigne à la prestigieuse Femis. Il fait aussi partie l'équipe des Ateliers Varan qui a formé les premiers documentaristes Kanak du Nord. Sa présence et celle de la réalisatrice Gisette Lavigne, avant le festival, ont permis une nouvelle formation à la réalisation de documentaires. Les deux prêchent pour un cinéma de la réalité, patient et donnant la parole aux gens. La fiction au cinéma s'essouffle et s'enlise dans les grosses machines, c'est pourquoi le public est de plus en plus demandeur d'un cinéma documentaire de qualité. Ecritures de scénario et techniques de réalisation y sont tout aussi exigeantes. Les festivals dédiés au documentaire fleurissent dans le monde et de nombreux peuples s'emparent de la parole grâce à l'image.

Relever la tête

« Bamako » au contenu explicitement politique est un docu-fiction avec de vrais acteurs, des personnes du quotidien, une histoire inventée et des problèmes du réel soulevés. La vraie vie africaine est présente dans cette double cour, une de justice avec des magistrats investis dans un procès fait au FMI et une de terre battue avec un microcosme de petites gens, écrasés par la mondialisation. A l'aide de regards et de voix qui ne trichent pas, ce film justement prend un niveau intellectuel et une plaidoirie poignante pour les éternels damnés de la terre. Ici, donner la parole au peuple prend tout son sens.

Après cette puissante entrée en matière, le festival s'démarrait sa semaine au centre culturel de Poindimié, en tribus, et sous un temps mauvaise qui a perturbé quelques séances du soir pour cause de pistes impraticables. La sélection des 18 films en compétition, augmentée de 5 œuvres hors compétition, s'est opérée sur un choix de trois cent cinquante au départ. La notoriété de Jean-Louis Comolli a sûrement été pour beaucoup dans cet afflux. Le comité de sélection a privilégié les sujets exempts de victimisation et a préféré les peuples qui relèvent la tête, à l'instar des Aliacins de « Bamako ». Le portrait d'un sage, Xanana Gusmão, est brossé avec « Là où le soleil se lève » de Grace Phan. Un autre peuple, celui du Timor-Leste, sort la tête après l'avoir baissée si longtemps sous le joug des Portugais, puis des Indonésiens. Un éloge du pardon et de la réconciliation pour construire l'avenir. Cependant, ce hécos poète/guérilleur charismatique frôle la propagande en niant, poliment la parole. Ici « l'Yankee ne l'pour le magnifique « Abya yala » de Patrick Vanier et encore un portrait de président, celui d'Evo Morales, Indien convaincu et vainqueur en Bolivie. Un film militant, dans le bon sens du terme, dans lequel la vraie démocratie passe par la résolution du problème indigène. Au menu, partage des richesses, culture et réveil de l'esprit des leurs glorieux ancêtres : que demande el pueblo ?

Les vingt-cinq ans des Ateliers Varan ont permis de se remémorer les balbutiements sympathiques du cinéma documentaire Calédonien, cru 1992. Malgré les maladresses, la sincérité émerge dans ces tranches de vie tribales où l'oralité est reine. « Palestine, Palestine » de Dominique Dubosc est un triptyque parlant du peuple sans terre. La réalité du terrain explique par des marionnettes rejouit les enfants alors que dans les camps de réfugiés il n'y a pas d'âge pour mourir. Du même réalisateur « Réminiscences d'un voyage en Palestine » est une élégie, montrant la création et la destruction en direct. Art de la composition où l'image rejoint le graphisme du dessin, bande-son travaillée pour favoriser l'imaginaire, noir et blanc maîtrisé en font une œuvre formelle envoûtante malgré la gravité du sujet.

Ton qui découpe

« Et voici qu'un grand vent est venu » de Ziv Alexandrony prouve que ce sont toujours les petites gens qui paient les pots cassés de la politique. Vu du côté des Israéliens, les colons flottés de l'histoire émeuvent malgré un traitement mélodramatique et politiquement peu valorisable. Ie mot « Palestinien » n'était jamais évoqué. « Made in Taiwan » de Dan Salmon nous parle avec humour d'un ADN voyageur, corroborant le fait que, quelque part, sans sommes tous frères. « Les Enfants du mont Ararat » d'Eywann Briand dresse le portrait de six jeunes filles Kurdes idéalistes qui prennent les armes pour ne pas être esclaves. Quel autre choix ? Le film gagne en puissance au fil des minutes, nous les rendant de plus en plus attachantes dans leurs convictions de femmes courageuses et libres. Celles qui n'ont pas eu vraiment le choix, ce sont les jeunes prisonniers du film de Rithy Panh « Le papier ne peut envelopper la braise ». Dur, sombre, claustrophobe, cruel dans sa sordide réalité, le film laisse d'ailleurs quelques lueurs d'espoir dans cette spirale infernale. Encore plus dérangeantes, les quarante-cinq minutes coup de poing de « Zone frontalière » du Libanais Christophe Karabache. La guerre dans toute son horreur avec un ton qui décoiffe (déplume même) et met le doigt où ça fait très mal. Caméra tous animuts, images choocs nous laissent sur le flanc. Chaque festival digne de ce nom a besoin de tels films. « Tom si le » de Daisy Lamothe baigne dans la bonne humeur africaine, que rien ne peut contamer. Dans ce journal d'un médecin de campagne, le docteur Kouassi a de la grandeur d'âme, même s'il joue avec la caméra. Le meilleur de cette critique non exhaustive est, à coup sûr, « Pirinop, mon premier contact » du jeune ambrindien Karané Ikgreng et Mai Corrêa. Humour, mise en abîme, archives poignantes, histoire reconstituée sur un ton léger débouchant sur l'émotion d'un déracinement, dû à un altruisme mal ciblé de blanc. Le long parcours du réalisateur (plusieurs jours de voyage) pour rejoindre la côte Est a'était pas vain.

Le festival Anôû-rû âbero, à l'instar de celui de Cannes, a connu sa quinzaine de(s) réalisateurs accessibles sans problème dans l'enceinte de la Médiathèque, dans les débats qui suivaient les séances ou sur le seuil de la salle. Entrée libre convivialité des spectateurs autour d'un verre ou d'un plat chaud (merci l'association de femmes), qualité technique des projections horaires tenus et programmation plus qu'intéressante appelleront à récidiver la miniréalisation Bon vent Anôû-rû âbero !

Rolros

Paul Neaoutyine a chapeauté le premier festival du cinéma des peuples

Douze colonnes à la Une

Jusqu'au 20 octobre, la salle Eiffel de la bibliothèque Bernheim abrite « Fusion », la dernière exposition de l'artiste plasticienne Aka Alliages entre les métaux, les formes et le verre avec son alliée Anis Doliguy. Aka joue avec le feu et Anis se met au verre...

Quoi de plus évident que la salle Eiffel pour une exposition de sculptures en métal ? C'est donc avec affection et acte critique que la structure métallique éternelle de ce cher Gustave veille sur les au nombre de douze, étiquetées au centre de la salle, des mini tours en hommage au grand ingénieur et au métal qui vient de la terre pour toiseer les cieux. Un pan de la galerie de la salle Eiffel, visible des dehors, épatera et attirera le public pour une invitation à monter. En effet, trois haies de plantes hybrides - manteaux en métal et pétales miniatures - signalent l'exposition à ne pas manquer et vous n'aurez aucune excuse pour échapper au tour Eiffel. En salle, le minéralisé est présente comme élément précurseur du métal avec la haie du jardin de pierres, entrevu à l'extérieur. Les corolles minérales s'épanouissent sur des tiges de métal, vieillies par une campanules. Il ne reste plus qu'à franchir un rideau de fer, « Pacifique » celui-là, n'interdisant pas l'entrée, bien au contraire. Un rideau matchwood, dessiné avec des échantillons ouvragés, des chutes d'ébrain car, ici, rien ne se perd, on respecte le métal. Non loin, un être décroupe des flammes de carton et y ajoute une lue le travail transformant l'élément. La fusion est une histoire de température, de degrés aussi, allégrement franchis par Aka, femme au foyer... multirisé.

Colonnes de feu

Six mois de préparation, du dessin de base au résultat, avec Anne Kafetsinkof à la mise après finition. Jeu sur l'oxydation, la patine, le polissage, la projection à froid et la lumière qui, projetée à l'intérieur, les transforme en colonnes de feu. Le public est invité à circuler dans ce temple de Vulcain, à se glisser dans ce bosquet eutherial. L'adage « Qui trop embrasse mal étreint » n'est pas fait pour l'artiste qui révèlle toutes les possibilités de coulleurs après différents traitements inopoés au métal. Aka a abondonné momentanément les mécaniques et le mouvement n'est suggéré que par les images et découpes sur la surface de la tôle. D'ailleurs, ce mot tôle est pour une fois synonyme d'évasion. Une colonne en forme de cheminée d'usine (non polluante) portable une rondé

Lettre ouverte

Chers Harold Martin et Pierre Frogier,

A la bonne heure de la citoyenneté, tout le monde a pu constater que vous n'êtes pas forcément sur la même longueur d'ondes. D'un côté, un président de Congrès ne manquant qu'affiche, même en court instant, lors de cette fête du 24 septembre. De l'autre, un président du Congrès qui se refuse à y mettre les pieds parce qu'ils sont désormais gérés par des indépendantistes. Drôles de trajectoires pour deux hommes qui prétendent s'apprécier aujourd'hui. Toutefois, est-ce réellement le cas ? Messieurs, est-ce que vous vous adurbz effectivement ? Les Calédoniens aimeraient sûrement en savoir plus sur les dessous de votre passion soudaine.

En effet, tout le monde se souvient que vous n'avez jamais été de francs amis. Que vous n'avez jamais hésité à vous critiquer, l'un comme l'autre. Parfois en public, souvent en privé. Je me souviens également que l'actuel président du Congrès était le premier à s'insurger contre ces sombres et troubles affaires de l'échangeur de Palta. Je me souviens aussi que le président du gouvernement, plus récemment, s'avait pas hésité à publier durant la campagne législative, une petite revue dans laquelle on retrouvait les contra